

et ce retrait, comme les suivants, n'est aucunement dû à la pugnacité supposée des Écossais (p. 69-70), mais à des décisions politiques prises par l'Empire romain qui devait, en même temps, gérer des conflits de plus grande ampleur sur le continent, le nom même des « Pictes » n'étant pas attesté avant 297 apr. J.-C. (panégyrique de Constance Chlore). Dans la province de Bretagne, selon un modèle largement répandu dans l'Empire, ce furent les cités (chef-lieu et territoire de l'ancien peuple) et non les villes (p. 89) qui furent gouvernées par un sénat, tandis qu'au Pays de Galles, la « présence romaine superficielle » (p. 91) s'explique par la militarisation de la contrée. Si la « migration saxonne » est justement rapportée non à un déferlement massif mais aux traversées successives de petites bandes de guerriers, on ne saurait croire que ces groupes germaniques – 10 000 alors que la population d'outre-Manche était d'environ 3 000 000 d'individus – aient « massacré, réduit en esclavage ou chassé vers l'ouest les populations bretonnes » (p. 219), l'archéologie de cette période montrant une situation bien plus complexe et surtout bien moins violente dans le détail.

On ne saurait certes nier à Jean Danzé le droit d'exprimer ses convictions et d'affirmer, par exemple, « la volonté tenace de nos prédécesseurs sur la vieille terre d'Armorique de demeurer maîtres de leur destin », même si l'idée d'une telle conscience « nationale » n'est, pour les périodes anciennes, qu'une illusion historique. Encore faudrait-il que ces convictions soient dûment fondées et produites avec la rigueur scientifique qu'on attend de tout travail de ce type. Or celle-ci, comme nous l'avons souligné, fait trop souvent défaut, tant dans le cadre général de l'étude que dans son détail. Le projet était certes louable, mais nécessitait de celui qui voulait le mener à bien le nécessaire abandon des vieilles lunes, une connaissance encyclopédique de l'archéologie et de l'histoire des deux régions sur une durée proche du millénaire et le suivi en continu des progrès et des contradictions de la recherche, ce qui, on l'admettra, n'est à la portée que de spécialistes particulièrement aguerris.

Patrick GALLIOU

Barry CUNLIFFE, *Bretons & Britons. The Fight for Identity*, Oxford, Oxford University Press, 2021, IX + 472 p.

Sir Barry Cunliffe, l'un des plus éminents archéologues de notre époque, est sans doute bien connu de nombreux lecteurs des *Mémoires* pour les importantes fouilles qu'il a menées avec Patrick Galliou au Yaudet (Ploulec'h, Côtes-d'Armor) et pour un nombre considérable de livres traitant particulièrement de l'évolution physique et humaine du littoral de l'Europe de l'Ouest sur de très longues périodes ; dans ces ouvrages, la péninsule armoricaine a toujours eu une place centrale. Après des études approfondies sur plusieurs sites romains et de l'Âge du Fer dans le sud de la Grande-Bretagne, après s'être aventuré dans les îles Anglo-Normandes, en France et en Espagne, et avoir élargi son domaine chronologique, il a publié plusieurs synthèses

remarquables ainsi que les rapports détaillés de nombreuses fouilles. On peut signaler ici, parmi de nombreux autres, *Facing the Ocean : The Atlantic Ocean and Its Peoples 8000 BC to AD 1500* (2001) et *Europe between the Oceans : 9000 BC – AD 1000* (2008), comme les ouvrages les plus proches des thèmes abordés dans l'ambitieuse publication, extrêmement enrichissante et généreusement illustrée, qu'est *Bretons & Britons. The Fight for Identity (Bretons et Bretons insulaires ; le combat pour l'identité)*, une synthèse qui mériterait d'être traduite en français.

Pour en apprécier les qualités, il est important de comprendre ce que Cunliffe a voulu faire. Comme il l'explique dans la préface, « d'un certain point de vue, ce livre est un simple récit : une histoire de la Bretagne depuis la préhistoire jusqu'au début du xx^e siècle. Son but réel, cependant, est d'explorer le thème fascinant de l'identité : comment un peuple vivant dans une péninsule éloignée d'Europe, pour se distinguer de leurs voisins, a créé une culture distincte et a combattu pour la préserver. La mer a joué un grand rôle en le protégeant, mais elle a aussi permis d'établir d'étroites relations entre les Bretons et les Britanniques, créant un lien qui s'est développé au cours des siècles. [...] Même si l'identité bretonne et la relation entre Bretons et Britanniques constituent les principaux thèmes de ce récit, il y a de manière sous-jacente le désir de rendre hommage à un pays et un peuple que j'ai appris à connaître et admirer au cours des soixante dernières années ». Pour la plus grande part, il réussit admirablement dans son entreprise. Peu de lecteurs britanniques ou bretons refermeront le livre sans avoir appris quelque chose de nouveau sur le développement de la culture matérielle et intellectuelle des générations successives qui au cours des siècles ont habité la péninsule, depuis les premiers chasseurs-cueilleurs jusqu'à nos jours.

Conjuguant ensemble ces thèmes, le livre comporte onze chapitres, précédés et suivis d'un prologue et d'un excellent épilogue, et accompagnés d'une abondante bibliographie, d'une liste complète des crédits pour les illustrations et d'un index. Les chapitres comportent entre 30 et 50 pages et, étant donné l'amplitude chronologique du livre, une certaine sélection ainsi que des préférences personnelles de l'auteur sont inévitables. Certains regretteront telle ou telle omission, mais tous apprécieront l'audace et l'assurance du propos de Cunliffe. Chaque chapitre est illustré de photographies en couleur de grande qualité, de cartes remarquablement claires, de plans en noir et blanc et de dessins et gravures qui complètent le texte.

Pour ce qui est des cinq premiers chapitres allant jusqu'à la fin de la domination romaine dans la péninsule, l'auteur de ce compte rendu ne peut se réclamer de compétences particulières. L'impression générale est celle d'une étude très accessible sur un large éventail de documents exposés succinctement, en tenant compte des incertitudes et des différentes interprétations. L'auteur se fondant sur sa familiarité avec les travaux archéologiques récents non seulement en Bretagne, mais aussi à travers l'Europe occidentale, ces chapitres apportent au lecteur anglophone de bonnes connaissances générales sur les différentes cultures matérielles qui se sont succédé aux

temps préhistoriques. Le livre commence par une brève présentation de la géographie et de la géologie de l'Armorique.

C'est à partir de la fin du Mésolithique, aux environs de -6000, qu'il y a assez de données archéologiques sur les populations établies des deux côtés de la Manche pour permettre à Cunliffe d'étudier les peuples habitant ces régions et les contacts qui existaient entre eux. Après -5000, les monuments et tumulus de pierres commencent à proliférer, marquant le territoire comme le font les dolmens et allées couvertes, les cairns et les menhirs, très courants dans le Morbihan, mais aussi répandus le long de la côte nord. Ces vestiges indiquent clairement que des communautés socialement complexes existaient avec des croyances et des pratiques distinctes ; certaines d'entre elles se signalant par des représentations artistiques comme des motifs de seins et de colliers gravés sur les murs des tombes des allées couvertes. Ces constructions furent imitées dans le Devon et le Somerset, ce qui montre que « c'est dans les siècles autour de 4000 avant J.-C. que les Bretons et les Bretons insulaires ont commencé leur longue et continue interaction » (p. 80).

Le chapitre 3, « L'Ouest riche en métal [-2700 – -600] » (p. 83-122), est particulièrement instructif sur les différents contacts entre les deux rives de la Manche pendant cette longue période ainsi que sur les influences extérieures et les relations avec des parties plus éloignées de l'Europe, ce que révèle la diffusion de coupes, haches et ornements en or. Les communautés de l'Armorique occidentale (Basse-Bretagne), « protégées par leur éloignement, purent développer leur propre culture, alors que celles des régions de l'est (Haute-Bretagne) restaient plus ouvertes aux influences des rencontres européennes ». Cunliffe avance que cela marque le début d'un « division identifiable à travers le temps et toujours apparente de nos jours ». Cette affirmation est renforcée par des documents cités pour des périodes postérieures, longtemps avant que, dans le monde post-romain, la migration de populations de la grande Bretagne établisse une distinction entre les bretonnants à l'ouest et ceux qui parlaient une langue romane à l'est, division qui sera reconnue administrativement plus tard par le gouvernement ducal. À la même époque, les contacts entre l'Armorique et le Wessex étaient renforcés, notamment avec les progrès importants de la charpenterie vers [-1500] qui permirent de remplacer les coracles par des bateaux en bois sophistiqués, ce qui contribua à un rapprochement des cultures (p. 104-105). Pendant l'Âge du Bronze atlantique, entre le second et le premier millénaire avant J.-C., il y avait aussi d'étroits contacts avec la péninsule Ibérique, comme le montre une carte de la répartition des différentes sortes de vaisselle rituelle et d'épées.

Après -600, les évolutions autour de la Méditerranée, où le pouvoir des Grecs et des Étrusques s'accroissait, et l'émergence de puissantes tribus dans l'est de la France et le sud de l'Allemagne à la fin du Hallstatt et pendant la Tène – ces deux mondes étroitement liés par le commerce du vin et des récipients exportés de la Méditerranée en échange de métaux, d'ambre, de fourrures et d'esclaves – eurent aussi des conséquences sur les habitants des péninsules atlantiques, tandis que la

demande en étain et autres métaux augmentait. Les vallées de la Garonne, de la Loire et du Rhône devinrent des voies commerciales très fréquentées, mais des contacts directs entre la Méditerranée et la mer du Nord furent aussi plus courants. Localement, entre le v^e et le iii^e siècle avant J.-C., les données archéologiques mettent en lumière de notables différences entre les populations vivant à l'ouest d'une ligne allant de l'estuaire de la Rance à celui de la Vilaine et leurs voisins à l'est ; les premiers se distinguent par « l'usage de salles souterraines de stockage, leur goût évident pour l'érection de stèles soigneusement taillées et parfois décorées (les menhirs) et par le style et la décoration de leurs poteries » (p. 130-131). Il est clair aussi que les potiers armoricains copiaient des styles répandus en Grande-Bretagne et en Irlande (p. 140). Vers la fin du ii^e siècle avant J.-C., les Romains remplaçant les Grecs commencèrent à occuper les vallées du Rhône et de la Garonne, prenant le contrôle du commerce avec la Gaule barbare et au-delà. L'ampleur de ce phénomène est particulièrement démontrée par les fragments d'amphores de la première moitié du i^{er} siècle avant J.-C. découverts dans les ports de la côte nord de l'Armorique et à Hengistbury Head (Dorset). C'est aussi à partir de cette époque que l'on peut distinguer les cinq tribus gauloises qui occupaient l'Armorique grâce à des objets tels que les monnaies, avant leur héroïque défaite et leur soumission entre [-58] et [-51].

Le chapitre 5 « L'intermède romain, [-50] avant J.-C. – 400 » donne une bonne vue d'ensemble de l'évolution administrative de la Bretagne, avec l'établissement de cinq *civitates* pour les *Redones*, les *Namnetes*, les *Veneti*, les *Coriosolites* et les *Osismii*, la création de leurs capitales à *Condate* (Rennes), *Condevicnum* (Nantes), *Darioritum* (Vannes), *Fanum Martis* (Corseul) et *Vorgium* (Carhaix), ainsi que des bénéfices matériels que la vie urbaine sophistiquée des Romains apportait, tels que l'approvisionnement en eau assuré par l'aqueduc de *Vorgium* (p. 171). Cependant, comme le souligne Cunliffe, si « avec de la persévérance un citoyen pouvait devenir romain [...], pour la majeure partie de la population vivant dans les campagnes éloignées, les opportunités étaient beaucoup plus limitées. Ici les valeurs traditionnelles et les fidélités prévalaient. Avec le temps cette division entre ville et campagne devint plus importante » (p. 183). L'insécurité croissante quand les tribus germaniques commencèrent à envahir l'Empire romain aux ii^e et iii^e siècles est bien attestée par le nombre de trésors monétaires enfouis dans les années 270-280, la fortification de promontoires côtiers (Alet, Le Yaudet, Brest...) et la protection des centres urbains par d'impressionnants remparts. L'absence de ceux-ci à *Fanum Martis* et à *Vorgium* est interprétée comme une preuve de ce que l'infrastructure urbaine « arrivait à sa fin » chez les *Coriosolites* et les *Osismii*. Cunliffe note encore des différences entre le sud-est plus romanisé et les régions du nord-ouest de l'Armorique où cette désurbanisation se produisait.

En décrivant comment l'Armorique fut transformée en Bretagne par la chute de l'Empire romain et l'afflux d'un nombre inconnu, mais considérable, de populations venues des Îles britanniques, principalement entre le iv^e et le vi^e siècle (p. 201-232), Cunliffe fait un résumé magistral du débat très animé qui agite actuellement les

universitaires². C'est aussi, avance-t-il, à cette époque qu'une identité bretonne est créée pour la première fois : « Constituée d'Armoriciens aux racines bien profondes dans la péninsule et des Britons nouveaux venus, cette population hybride adopta la forme brittonique du celte comme langue commune qui la plaça à part des *civitates* orientales où un dialecte celte différent était parlé et où le latin vulgaire était couramment utilisé. Leur forme de christianisme suivit le modèle décentralisé de l'Église celte dans l'ouest de la Grande-Bretagne et en Irlande, contrastant avec la forme romaine du christianisme qui découlait du système urbain [...] Dès 700 les Bretons apparaissaient comme un peuple distinct dont l'identité s'était forgée dans l'isolement de leur péninsule et aiguisée par la constante confrontation avec leurs voisins francs ».

Le chapitre 7, « Identités contradictoires, 751-1148 » (p. 235-265), explique comment l'absorption partielle de la Bretagne par l'Empire carolingien eut des conséquences cruciales dans le futur développement de la province intégrée dans une administration plus vaste, à la suite de la décision de Louis le Pieux de reconnaître Nominoë comme son représentant dans la péninsule. Le *regnum Britanniae* brièvement établi à la fin du ix^e siècle s'effondra ensuite sous les assauts des Vikings sur le Grand Ouest, même si les données archéologiques sur leur impact sont « remarquablement minces » (p. 254). Après le retour d'Alain Barbetorte de son exil en Angleterre, l'établissement d'une administration ducal et son implication dans la politique franque, l'exposé de Cunliffe sur l'évolution politique et sociale de la Bretagne médiévale résume la littérature scientifique la plus récente (avec la suite au chapitre 8, « Notre nation de Bretagne, 1148-1532 », p. 267-303). Il y a quelques erreurs sur des points de détail que le travail éditorial aurait dû ne pas laisser passer³. Plus grave est le sous-titre anachronique « Les Anglais en Bretagne, 1148-1206 » p. 270 s'appliquant à l'intervention des Plantagenêts dans les affaires ducal, étant donné les impeccables origines angevines de la famille et le fait que la plupart de ses proches conseillers étaient des nobles de langue française avec des origines similaires et un patrimoine à l'avenant. Une référence aux émigrés « britanniques » à Paris au xiii^e siècle est malvenue pour les mêmes raisons (p. 264).

2. BRETT, Caroline avec Fiona EDMONDS et Paul RUSSELL, *Brittany and the Atlantic Archipelago, 450-1200. Contact, Myth and History*, Cambridge, Cambridge University Press, 2022, XVI + 479 p., est une analyse subtile et complète de la migration britannique et de ses conséquences, qui traite en profondeur du problème des sources et surtout des *Vies* de saints et rend obsolètes la plupart des discussions précédentes.

3. Même si c'est probable, il n'y a pas de preuve directe de la présence à la bataille d'Hastings d'Alain le Roux, premier détenteur de ce qui devint l'Honneur de Richmond (p. 263) ; le roi Jean était le frère et non le fils de Richard I^{er} (p. 268) ; Conan IV semble avoir préféré ses terres du Lincolnshire à celle du Yorkshire (p. 271) ; le trône de France n'est pas passé à Philippe de Valois en 1328 par une fille de Charles IV (p. 275) ; le siège de Rennes a eu lieu en 1356 et non en 1365 (p. 279) ; Du Guesclin n'a pas été nommé connétable pour contrôler la Bretagne (p. 281) ; les Bretons n'ont pas assiégé Hereford en 1405, mais sont peut-être allés jusqu'à Worcester (p. 282) ; Louis XI est mort en 1483 et Henry Tudor n'a pas pu rechercher son appui en 1484 (p. 287) ; la duchesse Anne s'est mariée à Langeais et non à Langeac (p. 288)...

Au chapitre 9 « Quatre révoltes et une Révolution, 1532-1802 » (p. 305-345), il s'agit principalement d'une narration, inévitablement sélective, compte tenu de la richesse des connaissances sur la politique, la religion et la société sur trois siècles. On y trouve des cartes utiles sur l'économie intérieure et sur le commerce maritime de la province. Les tendances démographiques sont aussi passées en revue, y compris au ^{xvi}^e siècle l'émigration outre-Manche, où le travail extraordinaire des charpentiers bretons se retrouve dans plusieurs églises du Devon. Dans l'autre sens, l'auteur souligne l'arrivée en Bretagne de la dynastie des facteurs d'orgues Dallam.

Les deux derniers chapitres sont plus discursifs sur les aspects principalement modernes de la culture et de l'identité bretonne. Le chapitre 10, « Comment les autres nous perçoivent, 1789-1900 » (p. 347-378), est un des plus intéressants du livre. Une très large sélection de documents montre les différentes impressions que les Bretons, leur langue, leurs coutumes et leur culture ont faites sur les observateurs, particulièrement les Britanniques, alors que la Bretagne se remettait du traumatisme de la Révolution. Certains de ces visiteurs sont bien connus comme l'agronome Arthur Young dont les observations pertinentes sur les conditions et les pratiques de l'agriculture à la suite de trois voyages entre 1787 et 1789 (même s'il n'a pas toujours bien interprété ce qu'il a vu), furent publiées en 1792. Mais un des premiers guides, *A Summer in Brittany* (1840), rédigé par Adolphus Trollope, frère aîné d'Anthony Trollope, auteur mieux connu, et illustré par Auguste Hervieu, est sans doute moins familier auprès de beaucoup, de même que les gravures et dessins d'un illustrateur plus récent comme Randolph Caldecott ou les œuvres des premiers photographes. L'auteur retrace bien naturellement la contribution des archéologues britanniques pionniers avant de considérer comment les écrivains et artistes français après 1850 (y compris Balzac, Zola et Gauguin) ont découvert les charmes et les excentricités de la province et comment les cartes postales ont contribué à les vulgariser.

Un dernier chapitre « La création des identités » (p. 381-409) commence par un examen de la manière dont l'*Historia Regum Britanniae* de Geoffroy de Monmouth, écrite vers 1136, a créé un modèle, en particulier pour ce qui est du roi Arthur, qui a, pour le meilleur et pour le pire, influencé la façon dont les générations suivantes ont longtemps vu leur histoire. Dès le ^{xvi}^e siècle cependant, l'intérêt s'est porté plus spécifiquement sur les Celtes mentionnés par César dans le *De bello gallico*, sur leur origine et sur leur langue. Cunliffe décrit habilement les étapes par lesquelles, à la fois dans les îles Britanniques et sur le continent, les savants des ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles ont exhumé le passé celtique. La celtomanie s'en est suivie, particulièrement en ce qui concerne la fascination pour les druides et les vestiges matériels, tels que les nombreux monuments mégalithiques « alors considérés comme celtiques » (p. 390), ce qui conduisit aux premières et nombreuses investigations archéologiques. Il fut aussi entrepris de collecter les traditions orales et littéraires dans toutes les terres celtiques. L'Académie celtique fut créée en 1804. En 1839, Hersart de La Villemarqué publia pour la première fois son *Barzaz Breiz*, souvent réimprimé par la suite. La renaissance

culturelle de la fin du ^{xix}^e et du début du ^{xx}^e siècle donna lieu à la naissance de l'Union Régionaliste Bretonne en 1898 et de la Ligue des Bleus de Bretagne en 1899, créations où « la vieille division entre Haute-Bretagne et Basse-Bretagne était une fois encore apparente » (p. 407), et où, « bien qu'opposées politiquement, les deux organisations exaltaient la culture bretonne » (p. 414).

L'ouvrage se termine en expliquant brièvement comment la Première Guerre mondiale, dans laquelle la Bretagne a subi des pertes disproportionnées en comparaison d'autres régions, a éveillé la province à « une autre réalité [...] et à un monde beaucoup plus vaste », et par une réflexion sur son identité dans la longue durée (p. 411-416). Les mouvements politiques régionalistes et autonomistes ont peu réussi à l'époque moderne. Mais Cunliffe est plus optimiste sur la contribution créatrice de l'actuelle culture bretonne au monde contemporain à travers la musique, la littérature, les beaux-arts et le cinéma. Il conclut cette présentation perspicace, enthousiaste et souvent très personnelle de l'histoire et de la culture bretonnes en affirmant : « Il est difficile de ne pas conclure que les Bretons [au ^{xxi}^e siècle] sont des gens en harmonie avec leur passé, leur patrimoine contribuant à leur vie quotidienne avec créativité. Mais la lutte constante pour maintenir leur identité les a rendus résilients et déterminés, et c'est ce qui conditionne leur attitude face à la vie » (p. 416).

Michael JONES

traduction Catherine LAURENT

Association abbayes cisterciennes de Bretagne, *Abbayes cisterciennes et territoires*, actes du colloque de Langonnet intitulé « Les cisterciens en Bretagne et leur environnement des origines à la Révolution » (3-4 octobre 2019) et textes introductifs de la table ronde de Timadeuc (5 octobre 2019), s. l., Association abbayes cisterciennes de Bretagne, 2021, 286 p.

Ce livre reproduit le texte de treize des seize communications présentées au colloque « Les cisterciens en Bretagne et leur environnement des origines à la Révolution » (Langonnet, 3 et 4 octobre 2019) et il se clôt par les deux interventions qui, le 5 octobre, ouvraient à l'abbaye de Timadeuc une table ronde intitulée « Abbayes cisterciennes et Territoires ». Ces rencontres organisées par l'association « Abbayes Cisterciennes de Bretagne », editrice de l'ouvrage, s'inscrivent dans le prolongement de celles montées en octobre 2015⁴.

Comme en 2015, André Dufief introduit le propos (p. 17-20). Il dit suivre la voie tracée par Georges Duby et Patrick Boucheron – érigés à parts égales en théoriciens du

4. Actes publiés en 2018 sous le titre : *Les abbayes cisterciennes bretonnes. Entre passé et avenir*. Voir mon compte rendu dans les *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, 2019, p. 493-496.